

## Le monde perdu de la Basilicate - Matera



Publié le 6 oct. 2006 à 1:01

L'automobile débouche pleins phares sur une hauteur des Murge, une montagne vallonnée de pierres grisâtres, face à une barre d'HLM ocre. Spectacle incongru sur ce plateau désertique. L'immeuble ressemble à un navire en perdition. Au gré des lacets, la route contourne le bâtiment et aborde en douceur une descente sans fin. Au fond du ravin, l'enfer est pavé de bonnes intentions. Une ville émerge, dans toute son humanité. Le visiteur qui s'attend à ne voir qu'un torrent a l'air hébété du héros de Conan Doyle découvrant le « Monde perdu ». Aucun dinosaure, certes, mais à cette heure-ci, une cité fantôme \_ n'était l'éclairage public \_ baignant dans un bric-à-brac architectural sans nom, mêlant bâtiments officiels fascistes du « novecento », églises baroques trois cents ans plus anciennes et un entrelacs de grottes camouflées vaille-que-vaille en habitations. **Bienvenue à Matera**, 60.000 habitants, ville troglodytique et à ses « sassi » (ses « cailloux »), nom donné à ses quartiers de grottes.

Le paysage, plus encore de nuit, est sauvage. Les crucifix éclairés semblent là pour repousser les forces telluriques. Le diable, s'il existe, doit avoir sa résidence d'été dans ces ténèbres. Il rôde, on le sent, mais il ne s'habille pas en Prada, un « pays » pourtant. Le mysticisme des lieux en a frappé plus d'un, des ermites byzantins iconoclastes aux acteurs hollywoodiens fragiles. Mel Gibson a tourné ici sa « Passion ». Avant lui, Pasolini, Arrabal, les Frères Taviani avaient posé leurs caméras. Bienvenue dans le chef-lieu de la Basilicate, au coeur du « sud profond » de l'Italie, dans ce « Mezzogiorno » qui fut la mauvaise conscience du pays.

### Carlo Levi, sauveur des grottes

Qui saurait situer la Basilicate entre la Campanie au nord-ouest, la Calabre au sud et les Pouilles au nord ? Elle est si encastrée, cette Basilicate, qu'on aurait tendance à l'oublier. A tort : c'est l'une des dernières régions sauvages du pays, elle est d'un autre âge, sauvage et fière comme une

héroïne de la mythologie. Sur la « botte », elle correspond à la cheville. Elle tire son nom de la présence byzantine : le « basilikos » était le gouverneur envoyé par Constantinople. Pourtant, le genre humain s'active ici depuis le paléolithique. **Matera en a vu passer du monde.** Lucaniens, les premiers habitants, aborigènes donc ; colons grecs hyperactifs ; moines chrétiens d'Orient chassés par des conciles défavorables et des musulmans peu amènes ; Normands et Angevins fuyant les brumes du nord. La vie fut longtemps agréable dans ces régions. Y compris dans ces grottes construites de la main des hommes dans cet argile conciliant. Et puis tout bascula avec le baroque. Les grottes devinrent grotesques au yeux des contemporains, et leurs habitants méprisables. Les « honnêtes hommes », les « galantuomini », sortaient du ravin, s'ouvraient au monde, construisaient sur les hauteurs, et la plèbe, ce petit peuple de termites, à moins qu'il ne s'agisse de taupes, était condamné à creuser dans les cavernes, dans les ténèbres et la suffocation. Au fil des siècles, cette terre aride n'intéressa plus personne. Les Bourbons, tout à leurs querelles dynastiques, l'oublièrent et les cheveu-légers de l'unité italienne, s'en contrefichèrent. Les troglodytes, ces hommes des cavernes à qui les Lumières ne furent pas prodiguées, furent abandonnés à leur désespérance.

**Il faudra qu'un Italien des villes, un homme du Nord, le Turinois Carlo Levi (1902-1975), médecin, peintre, écrivain, révèle au monde la misère de ces hommes dans « Le Christ s'est arrêté à Eboli » pour que leur damnation prenne fin.** Carlo Levi, c'est le docteur Schweitzer du peuple des « sassi ». Il a découvert cette région par hasard. Forcé, puisqu'il y a débarqué les mains liées, accompagné par « *deux vigoureux représentants de l'Etat* ». Socialiste, cofondateur du mouvement Justice et Liberté, il a été « confiné » pour idées antifascistes à Aliano (Gagliano dans le récit), à une cinquantaine de kilomètres de Matera. « Confiné » est la traduction littérale de l'italien « confinato ». Mieux vaudrait parler de résidence surveillée, d'assignation à résidence. Pour le bourgeois piémontais, l'irruption dans le monde des « cafoni », terme méprisant désignant ces paysans pauvres, fut un choc. « *Nous ne sommes pas des chrétiens, lui répétaient-ils ; le Christ s'est arrêté à Eboli* », la première ville quand on arrive de Naples. Chrétien, ici, veut dire homme. « *Nous ne sommes pas considérés comme des hommes, mais comme des bêtes, des bêtes de somme, encore moins que des bêtes, moins que les gnomes qui vivent leur libre vie, diabolique ou angélique.* »

## **Des églises rupestres**

Le livre, paru à la Libération, eut un formidable écho. Après toutes ces années de dictature et de guerre, la soif de justice était grande. La classe politique italienne fut émue aux larmes. De honte, comme des parents réalisant l'abandon de leurs enfants. Le président du Conseil Alcide De Gasperi fit voter une loi, en 1952, pour reloger ces vingt mille hommes et femmes. On construisit donc ces barres HLM. « *Ma mère y habite, explique Paula, une jeune femme. Pour rien au monde, elle ne remettrait les pieds dans cet enfer.* »

Aujourd'hui, il est difficile de se représenter cette population littéralement au fond du trou, ses « *enfants aux petits visages ridés de vieillards squelettiques et affamés, la tête pleine de croûtes et poux* », « *les yeux mi-clos et les paupières rouges et enflées* », comme les décrivait Carlo Levi. Le site est réhabilité depuis une vingtaine d'années. Il est désormais inscrit au patrimoine de l'humanité. Tout est propre, parfois chic. Un peu fouillis, certes, mais pas plus que si le Lubéron, tellement chic et sans façons, avait subi un léger tremblement de terre (2 sur l'échelle de Richter). La visite, la promenade des deux quartiers de cet univers troglodytique, le Sasso Caveoso au sud et le Sasso Barissano au nord, s'impose. Les grottes sont artificielles dans leur quasi-totalité. Elles ont été creusées dans la paroi argileuse pour aménager une pièce d'habitation, une cave, un oratoire, une église. Pour les plus pauvres, la grotte était la seule pièce d'habitation. Les moins pauvres la prolongeaient à l'extérieur avec des murs, une façade, des fenêtres. On entre côté rue

et on s'enfonce dans la roche. Un musée, la Casa Grotto di Vico Solitario, donne une idée de l'aménagement intérieur. Le mobilier est là, intact : le lit des parents, le berceau d'un enfant, à moins de deux mètres des paillasses pour les animaux, chiens, chèvres, cheval même. Mais tout est astiqué, trop propre pour être vrai. Comment se représenter la puanteur des bêtes, les cris des malheureux se vidant à en mourir dans ce ravin, la Gravina dit-on ici, où les vrais maîtres étaient la malaria et la dysenterie. Les écomusées idéalisent toujours le passé, c'est leur péché de jeunesse. A la sortie du musée, des vendeurs à la sauvette proposent des sifflets en terre cuite et en forme d'oiseau : les « cuccus » (« coucous »).

Matera est clairsemée d'églises rupestres \_ on en compte plus de 150 dans la ville et ses environs. Elles ont été creusées dans la roche, elles aussi, d'abord par des ermites, puis par des communautés monastiques qui ont aménagé sans barguigner des lieux de culte et des pièces à vivre, des citernes, des étables. La foi donne des ailes et du zèle. Dans les « sassi », on ne peut échapper à quelques-unes d'entre elles : San Pietro Barisano, repérable à son clocher élancé ; la Madonna delle Virtu et San Nicola dei Greci, ancien complexe monastique constitué d'une dizaine de grottes, la Madonna dell'Idris et San Giovanni in Monterrone, églises communicantes. La ville mérite son nom. Ville mère, pour les Romains, cité nourricière offrant le refuge dans ses grottes. Ou ville en creux, s'épanouissant dans une roche dévidée pour les Grecs. On se perd facilement dans cette topographie chahutée. Un conseil : choisir pour point de ralliement la place Vittorio-Veneto. De là, tous les chemins donnent sur la via Fiorentini, entrée principale des « sassi ».

### **Des instituteurs fascistes**

Carlo Levi vivait à Aliano. On y accède facilement par une petite route de montagne traversant les villages de Ferrandina, Oisticci, Sant'Archangelo. Une cinquantaine de kilomètres au total. Le médecin-écrivain est arrivé à Gagliano un après-midi d'août, « *dans une petite auto déglinguée* ». Il n'était pas là en touriste ses mains liées. Aliano, Gagliano dans « *Le Christ...* », « *n'est pas situé au sommet de la montagne, comme tous les autres, mais dans une sorte de fourche irrégulière, au milieu de ravins profonds et pittoresques* ». On y accède par une route abrupte à sens unique alternatif. Deux feux tricolores, l'un en bas, l'autre en haut, régulent le trafic. On se croirait dans des « montagnes russes », des manèges. Le bourg n'a pas pris une ride en soixante ans. « *La place n'a de maisons que sur un seul côté ; de l'autre, il y a un petit mur au-dessus d'un ravin, la fosse du Bersagliere, qui tient son nom d'un bersagliere piémontais précipité là, au temps du brigandage, par des bandits qui l'avaient fait prisonnier un jour qu'il s'était égaré dans ces montagnes.* »

Là, Carlo Levi est surveillé par le professeur Luigi Magalone \_ il n'est qu'instituteur, mais le titre est plus ronflant \_, « *le plus jeune et le plus fasciste des podestats de la province* ». La France a eu ses « hussards noirs », républicains intransigeants. En Italie, ils étaient fascistes (« *L'Italie, était en ce temps aux mains des maîtres d'école* »). Ils ont tenté de mettre de l'ordre dans cette province qui entretenait le souvenir des charmeurs de loups ; des brigands et brigandesses dont la plus célèbre était la cruelle Maria'a Pastora ; des hommes qui prétendaient avoir pour mère une des « monachicchi » \_ les âmes des enfants morts sans baptême \_ de petits êtres joyeux qui chatouillent la plante des pieds, renversent des verres de rouge, font tomber le linge étendu. Mais qui cachent une grande sagesse, puisqu'ils connaissent tous les secrets de la terre. « *Les dieux de l'Etat et de la ville ne peuvent avoir leur culte dans ces argiles où règnent le loup et l'antique et noir sanglier* », écrivait Carlo Levi après son séjour forcé de 1935 à 1936 (ensuite il gagna Paris et revint en Italie en 1943, où il fut l'un des chefs de la résistance florentine). La maison où il résidait avait été construite par un autre « confinato ». On peut la visiter. Elle est modeste, elle a « *la médiocrité fade d'une maison de prêtre* », mais elle avait l'avantage d'être au bout du village, à l'abri des regards continuels des nervis chargés de sa surveillance. Aujourd'hui, elle serait louée

dans l'heure : trois pièces en enfilade, étrangement agencées : une cuisine donnant sur une pièce, où il installe son lit, une autre, plus grande avec cinq petites fenêtres. C'est là que Carlo Levi a peint, beaucoup peint. On peut voir ses tableaux à Matera, dans un musée qui lui est dédié. Ses tableaux ont un petit air de Francis Bacon. Mais enfin, il a bien fait d'écrire. « Le Christ s'est arrêté à Eboli » est un grand livre, « La Montre » et « La Peur de la liberté », un essai, méritent le détour. Revenons à la grande pièce. Elle donne sur un petit jardin quatre marches plus bas, avec un figuier. La chambre à coucher débouche sur un petit balcon d'où part un petit escalier extérieur montant sur une terrasse couvrant toute la maison. De là, on domine la Basilicate. Il fait chaud, très chaud, très beau. Et on a envie de se baigner. Le tourisme immobilier a ses limites. Direction le sud, du côté de Maratea, une ville étendue sur une dizaine de kilomètres, de la montagne à la mer. Le centre est sur les hauteurs, les hameaux rattachés à la commune sur le littoral. Ils s'appellent Fiumicello, Porto di Maratea, Marina di Maratea \_ le port de plaisance. Ce sont de belles calanques. Nous avons pris un bain à Acquafredda. L'eau y était chaude et le sable noir.



**EMMANUEL HECHT**

Source : <https://www.lesechos.fr/2006/10/le-monde-perdu-de-la-basilicate-582618>